

Sophie Cassagnes-Brouquet

**LA VIE
DES FEMMES
AU MOYEN ÂGE**

Editions OUEST-FRANCE



Un corps désiré et redouté

Si la vieille femme est considérée comme le symbole de la laideur, le corps de la jeune fille est associé à la pureté et à la blancheur de l'innocence et l'objet de toutes les mises en garde. La beauté féminine, tantôt redoutée, tantôt désirée, est un objet de fantasmes pour les clercs comme pour les laïcs.

La beauté

« *Gentils cors gai e plazen e divers
Contra toz mal a la bela que m'art
Le cor e l cors.* »

(Elias Cairel, éd. Jaeschle I, 29-31)

« Elle possède un corps gracieux, joyeux, agréable et ennemi de tout mal, la belle qui me brûle le cœur et le corps », c'est ainsi que le troubadour périgourdin Elias Cairel décrit sa dame au début du XIII^e siècle. L'idéal de la beauté féminine connaît bien peu d'évolutions au Moyen Âge. Ses canons sont fixés dès les premiers siècles de la période et ils ne changeront pas. Des lois barbares comme la loi salique ou la loi burgonde se préoccupent déjà des longues chevelures en punissant d'une peine de 45 ou de 42 sous la tonte d'une jeune fille.

Dans *Le Jeu de la feuillée*, vers 1286, le troubadour artésien Adam de la Halle fait le portrait de la femme idéale, celle dont il est tombé amoureux quand il était jeune et qui a bien changé depuis. Alors, sa femme était blanche et vermeille, ses cheveux blonds, ondulés, son front bien proportionné, blanc, lisse et dégagé, ses sourcils fins, ses yeux vifs et noirs, son nez fin et droit, ses joues rondes, sa bouche



Ci-dessus :

Bains et étuves sont des lieux de rencontres pour les hommes et les femmes, les prostituées y recrutent leurs clients.

Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, ms. fr. 289, fol. 414 v^o, France, x^e siècle. (Photo BnF-Paris).

Page de gauche :

Une jolie et jeune femme nue se contemplant dans un miroir est l'allégorie traditionnelle de la vanité au Moyen Âge.

Strasbourg, Musée des Beaux-Arts, Hans Memling, *Triptyque de la vanité terrestre*, huile sur bois, 22 x 14 cm, vers 1485. (Photo Musées de la ville de Strasbourg/M. Bertola).



La création d'Ève à partir d'une côte d'Adam.

Boccace, *Des clères et nobles femmes*, ms. fr. 599, fol. 4 v°, France, XIV^e siècle. (Photo BnF-Paris).

La femme est toute de corps, animale et sensuelle, sa faiblesse l'induit en tentation. Elle est donc la fille d'Ève, l'ennemie principale des clercs, en particulier des moines. L'abbé de Cluny, Odon, mort en 942, met en garde ses frères contre la tentation : « La beauté du corps ne réside pas dans la peau. En effet si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue des femmes leur donnerait la nausée... Alors que, pas même du bout des doigts, nous ne souffrons de toucher un crachat ou une fiente, comment pouvons-nous désirer embrasser ce sac de fiente ? » (*Patrologie latine*, t. 133, col. 556.)

De nombreuses vies de moines, en particulier celles de saint Antoine et de saint Benoît, reprennent le topos du diable déguisé en jeune fille afin de mettre à l'épreuve le saint homme. La jeune fille aux longs cheveux, la sirène sont les symboles de ces **démons succubes** qui s'incarnent dans un corps féminin pour faire chuter les plus vertueux.

Le corps de la femme réserve bien des mauvaises surprises. *Le Roman de Mélusine*, composé par Jean d'Arras en 1393 pour le duc de Berry, puis rimé vers 1401 par le libraire Cou-drette, reprend une tradition populaire qui témoigne de cette peur, partagée par les clercs,



Sirène oiseau jouant de la harpe et sirène poisson jouant de la viole.

Dijon, Bm, Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, ms. 526, fol. 23 v°, France, xiv^e siècle. (Photo CNRS-IRHT).

les nobles et les paysans. Elle raconte l'histoire de la fée Mélusine tombée amoureuse d'un mortel, Raimondin. Mélusine est la fille du roi d'Écosse Elinas et de la fée Présine. Elle a été condamnée par sa mère à se transformer en serpente tous les samedis pour avoir enfermé son père dans une montagne. Quand il la rencontre à la fontaine de la Soif, Raimondin est subjugué par sa beauté sans pareille. Elle lui promet bonheur et prospérité s'il l'épouse. Le jour de ses noces, elle fait l'admiration de tous :

« La demoiselle fu tant belle
Et si richement atournée
La virent, distrent pour certain
Que ce n'estoit point corps humain
Mais sembloit mieux corps angélique
N'y a personne qui la voyt
Qui ne dye : « vecy merveille
Onc ne vit homme la pareille. » »
(Coudrette, *Le Roman de Mélusine*,
vers 1126-1133.)



La grande prostituée.

Angers, Musée du Château,
Tenture de l'Apocalypse,
fin du XIII^e siècle. (Photo AKG).

elle ne peut pas s'empêcher de jeter des sorts et des envoûtements. Castratrice, elle peut faire croire que le membre viril a été enlevé ou séparé du corps par le nouement de l'aiguillette. Elle est la ministre de l'idolâtrie. Viennent ensuite toute une série de reproches tirés du répertoire de la misogynie populaire : la femme est bavarde, criarde, querelleuse, insensée, tout mari doit se méfier de sa femme. Elle sème le trouble dans son ménage, mais aussi dans la vie de l'Église, désobéissante et rebelle. Et les inquisiteurs de conclure qu'en bien des points, les fem-

mes ressemblent aux juifs. Elles sont toutes coupables et doivent être tenues en suspicion. La chasse aux sorcières peut donc commencer. Elle ne connaîtra pourtant son apogée qu'un demi-siècle plus tard, à la Renaissance.

En dépit de l'énormité des reproches faits aux femmes et d'une misogynie, transmise de génération en génération, le sexe faible a toujours trouvé des défenseurs, aussi bien dans les rangs des clercs que des laïcs.

Au VI^e siècle, le poète Fortunat vante les mérites de Radegonde, l'abbesse de Sainte-



Allégorie de la luxure.

Auxerre, Cathédrale Saint-Étienne, xiv^e siècle. (Photo AKG).

Croix de Poitiers avec laquelle il partage une véritable amitié spirituelle. D'autres clercs nouent des liens étroits avec des religieuses ou des dames de la haute noblesse qui les protègent. Mais il faut attendre le xiv^e siècle pour qu'une voix de femme se fasse entendre, celle de Christine de Pizan. La « querelle des femmes » ou « querelle du *Roman de la Rose* » naît de l'indignation suscitée par l'ajout par Jean de Meun d'une seconde partie au *Roman de la Rose*, ouvertement misogynne. Christine de Pizan demande en 1402 à la reine Isabeau de Bavière d'arbitrer la querelle qui l'oppose à l'humaniste Jean de Montreuil qui a vanté les mérites du *Roman de la Rose*. Il lui adresse un traité et elle lui répond par une lettre où elle prend la défense de ses sœurs, injustement

calomniées. Dans *L'Épître au Dieu d'Amour* Christine demande de la part des dames à Amour qu'il transmette aux dieux la demande de faire cesser les offenses qu'elles subissent. Elle trouve un allié inattendu en la personne du prédicateur Jean de Gerson, chanoine de Notre-Dame de Paris, qui critique l'amoralité de Jean de Meun.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, misogynes et champions des dames exposent leurs arguments, des arguments qui ne touchent qu'une bien faible partie de la société. Dans leur immense majorité, les femmes se moquent bien des attaques en règle des inquisiteurs et des humanistes et se contentent de faire entendre leur voix au sein de leur famille.



Portrait d'une femme de la famille Hofer.

Londres, National Gallery, peinture sur argent, 53,7 x 40,8 cm, Allemagne, vers 1470. (© Droits réservés/© The National Gallery, Londres, Dist. RMN/National Gallery Photographic Department).



drales et l'université leur sont interdites. On ignore presque tout des origines de Marie de France qui vit à la cour d'Angleterre dans la seconde moitié du XII^e siècle où elle compose une douzaine de lais, des poèmes d'amour. Les lais de Marie de France comptent parmi les premières œuvres profanes en langue française et démontrent ses connaissances littéraires. Mais comment les a-t-elle acquises, voilà qui reste un mystère.

Christine de Pizan, intellectuelle et écrivain renommée en son temps est beaucoup mieux connue. Elle se met volontiers en scène dans ses écrits et n'hésite pas à raconter sa vie de femme mariée, puis de veuve chargée de famille. Fille de Thomas de Pizzano, médecin et astrologue de Bologne, installé à Venise, puis appelé à Paris par le roi Charles V, elle épouse en 1380 un jeune noble picard, Étienne

Castel qui meurt en 1390 en lui laissant trois jeunes enfants et de lourdes dettes. Christine n'a d'autre choix que de vivre de sa plume, elle se met en quête de riches mécènes et obtient la protection des ducs de Berry, de Bourgogne et d'Orléans, et de la reine Isabelle de Bavière. À sa mort vers 1430, elle laisse une œuvre considérable en prose et en vers, composée de ballades, de rondeaux, mais aussi d'écrits plus politiques comme *Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, *Le Livre de la Cité des dames*, où elle prend la défense de ses sœurs et *Le Livre des Trois Vertus* qui brosse le tableau de ses contemporaines.

Christine n'hésite pas à s'adresser aux femmes d'artisans pour leur conseiller de mettre la main à la pâte. Elle ne fait en cela que suivre une tradition bien établie qui veut que tout membre de la famille participe aux

Ci-dessus à gauche : Afin de représenter un homme du peuple, le peintre Jean Bourdichon a choisi de figurer l'atelier d'un menuisier accompagné de sa femme filant à la quenouille et de leur fils.

Paris, École des Beaux-Arts, Jean Bourdichon, *Les quatre états de la société*, Tours, fin du X^e siècle. (Photo RMN/Agence Bulloz).

Ci-dessus à droite : Christine de Pizan offre son livre *L'Épître d'Othéa* au duc Louis I^{er} d'Orléans, son mécène.

Londres, British Library, ms. Harley 4431, fol. 95, Paris, vers 1400. (Photo AKG).



Arie le grant chef deuvre de nature
 pose quelle ne ait este la premiere
 nec: si a elle este la premiere ame
 apres celle de ihūscrist predestinee
 Car deuant que iamais l'homme
 fust cree: dieu par sa diuine prescience en preuoisit
 la chente de l'homme auoit preueu et congneu sa

Des modèles pour les femmes

Qu'elles soient des filles perdues, des recluses enfermées à vie ou de nobles dames de la cour, la vie des femmes du Moyen Âge adopte de multiples facettes, de l'extrême misère à l'apparat le plus fastueux. Et, pourtant, elle n'est pas faite seulement de pauvreté ou de richesse matérielle, mais aussi de rêves et d'aspirations. Des sentiments et des pensées qui nous demeurent en grande partie inconnus car ces femmes ne sont accessibles qu'au travers du prisme d'un discours masculin, le plus souvent clérical, pas toujours favorable, voire même carrément hostile. Un discours qui leur propose des modèles : des exemples à ne pas suivre, mais aussi des idéaux plus ou moins inaccessibles.

Des exemples à ne pas suivre

Dès l'origine, la condition de la femme dans l'Occident très chrétien est marquée par le souvenir entaché de la faute d'Ève. Elle est l'Ennemie, celle qui a provoqué tous les malheurs de l'humanité. Tertullien (v. 230-240) n'a pas de mots assez durs pour rappeler à ses sœurs l'abjection de leur descendance.

« Tu devrais toujours porter le deuil, être couverte de haillons et abîmée dans la pénitence afin de racheter la faute d'avoir perdu le genre humain... femme, tu es la porte du diable. C'est toi qui as touché à l'arbre de Satan, et qui, la première, as violé la loi divine. »

Page de gauche : **Les Vies des femmes célèbres commandées par la reine Anne de Bretagne à son confesseur Antoine Dufour s'ornent d'une belle enluminure de Jean Pichore qui évoque les principaux épisodes de la vie de la Vierge.** Nantes, Musée départemental Dobrée, Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, Jean Pichore, ms. 17, fol. 2. Paris, 1506. (Photo Musée Dobrée).



Ci-dessus : Saint Antoine n'est pas dupe de la ruse de Satan qui, pour l'induire en tentation, prend les traits d'une charmante jeune fille. C'est en réalité un démon succube. Plutôt que de céder à ses charmes, le saint préfère se consumer d'un feu purificateur dans la cheminée.

Jean Colombe, *Heures de Louis de Laval*, ms. lat. 920, fol. 282, France, ^{xv}e siècle. (Photo BnF-Paris).



Marie de Berry, fille du célèbre duc de Berry, en prières devant la Vierge.

Traité de dévotion, ms. fr. 926, fol. 2, 1406. (Photo BnF-Paris).

La fin du Moyen Âge voit se développer une véritable « mariolâtrie ».

Marie est un exemple donné à toutes les femmes par l'Église. Elle est la Vierge de Paix, la *stella maris*, la nouvelle Ève ayant sauvé l'humanité, tombée par la faute d'une femme. Et, surtout, Marie est la médiatrice la plus efficace auprès du Tout-Puissant. Elle est « le chef-d'œuvre de nature », la première par la dignité et la présence, « source et fontaine » de toutes vertus.

La Vierge est désormais plus représentée sur les peintures ou dans les sculptures que Dieu le Père ou le Christ et les dévots lui adressent leurs prières afin qu'elle intercède en leur faveur auprès de son Fils. Dans son traité d'éducation pour ses filles, le chevalier de La Tour-Landry la prend pour modèle et décrit certaines de ses vertus : son engagement dans la prière et la dévotion au moment de l'Annonciation, sa peur et sa prudence quand elle est abordée par l'ange, son humilité quand il lui annonce qu'elle a été choisie, sa gentillesse et sa courtoisie envers sa cousine Élisabeth, sa patience lors des souffrances de son fils et sa charité. Sur les places des villes et des villages, les mystères représentent des épisodes de la vie de la Vierge, les jeunes filles sont spectatrices, mais aussi actrices au sein des confréries qui les donnent en spectacle.

Au cœur de la guerre de Cent Ans, Christine de Pizan place le royaume de France sous la protection de Notre-Dame. Marie est une reine ; elle règne sur la cour céleste. Les souveraines s'identifient à elle et Anne de Bretagne lui adresse volontiers ses prières.

Mais Marie, Vierge et mère, demeure un idéal inaccessible.

Dans un sermon destiné à un auditoire féminin, le dominicain Humbert de Romans préfère oublier la faute d'Ève et rappeler que Dieu a créé la femme au paradis. C'est une femme, Marie, qui a permis au Christ de s'incarner, c'est une femme, l'épouse de Pilate,



Vierge apprenant à lire à l'Enfant Jésus.

Cette petite vignette, placée au début d'une prière à Notre-Dame, rappelle à la dévote, au travers de l'exemple de Marie, son devoir d'éduquer ses enfants dans la religion.

Tours, Bm, *Heures à l'usage de Rome*, ms 2104, fol. 124, France, vers 1510. (Photo CNRS-IRHT).

Vierge à l'Enfant.

Strasbourg, Musée de l'Œuvre de Notre-Dame, haut-relief, bois, milieu du x^e siècle. (Photo François Jay).



Lexique

Abbesse : c'est en principe la supérieure d'un couvent de femmes, mais à la fin du Moyen Âge le terme prend parfois le sens de tenancière d'un bordel.

Augment de dot : gain nuptial pris par la femme, en proportion de sa dot, sur les biens de son mari décédé, synonyme de **douaire**.

Bichet : mesure de capacité de céréales variant de 20 à 30 litres.

Bliand : longue tunique de laine ou de soie portée par les hommes comme par les femmes.

Chainse : tunique à manches longues.

Démons succubes : démons prenant des traits féminins pour apparaître aux mortels.

Dot : donation à une fille pour son mariage qui correspond souvent à sa part d'héritage.

Douaire : donation en usufruit du mari à son épouse.

Fabliau : petit conte en vers, souvent comique.

Femmes folles : termes pour désigner les prostituées.

Filles repenties ou Filles-Dieu : communautés de prostituées repenties.

Fin'amor : idéal amoureux chanté par les troubadours.

Jacquerie : révolte paysanne.

Keure : charte émise par une municipalité en Flandre.

Oblate : enfant donné à un monastère, un adulte peut aussi faire cette démarche de se donner.

Regrattière : revendeuse de fruits, légumes et fromages.

Sœur converse : femme laïque qui n'a pas prononcé les vœux, mais membre d'une communauté monastique, vouée principalement aux tâches matérielles.

Bibliographie

Danièle Alexandre-Bidon, Didier Lett, *Les Enfants au Moyen Âge, v^e-xv^e siècle*, Paris, Hachette, « La vie quotidienne », 1997.

Bernadette Barrière, Marie-Élisabeth Henneau (dir.), *Cîteaux et les femmes*, Paris, Créaphis, 2001.

Louise Bruit-Zaidman, Gabrielle Houbre, Christiane Klapisch-Zuber, Pauline Schmitt-Pantel, *Le Corps des jeunes filles, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2001.

A. Burguière, Ch. Klapisch-Zuber, M. Segalen, F. Zonabend, *Histoire de la famille*, t. I, *Mondes lointains, mondes anciens*, Paris, Le Seuil, 1988.

Michael Camille, *L'Art de l'amour au Moyen Âge*, Cologne, Könemann, 2000.

Sophie Cassagnes-Brouquet, *Les Métiers au Moyen Âge*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008.

Françoise Clier-Colombani, *La Fée Mélusine au Moyen Âge*, Paris, Le Léopard d'Or, 1991.

Jean Delumeau, *La Peur en Occident (xiv^e-xviii^e siècle), une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978.

Georges Duby, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, t. II, *Le Moyen Âge*, Paris, Plon, 1991.

Georges Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le Mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1999.

Jean-Louis Flandrin, *Le Sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Le Seuil, 1981.

Jean Gaudemet, *Le Mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, Éditions du Cerf, 1987.

Myriam Greilsammer, *L'Envers du tableau, mariage et maternité en Flandre médiévale*, Paris, A. Colin, 1990.

Jacqueline Hoareau, « Meu d'amour naturelle... Défendre l'honneur de sa sœur à la fin du Moyen Âge », dans *Frères et sœurs, les liens adelphiques dans l'Occident antique et médiéval*, Sophie Cassagnes-Brouquet, Martine Yvernault (éd.), Turnhout, Brepols, 2007, p. 191-198.

Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan*, Paris, Gallimard, 1975.

Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux xii^e-xiii^e siècles », *Chio*, 4, 1996, *Le temps des jeunes filles*, p. 51-73.

—, *L'Enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Âge, xii^e-xiii^e siècles*, Paris, Aubier, 1997.

Paulette L'Hermite-Leclercq, « Reclus et recluses dans le sud-ouest de la France », *Cahiers de Fanjeaux*, n^o 23, p. 281-298.

Jean Longère, « Les femmes dans la théologie pastorale », *Cahiers de Fanjeaux*, n^o 23, p. 127-137.

Marie-Thérèse Lorcin, « La famille », dans *La France médiévale*, Jean Favier (dir.), Paris, Fayard, 1983, p. 21-39.

Michel Parisse, *Les Nonnes au Moyen Âge*, Le Puy, Christine Bonneton, 1983.

Eileen Power, *Les Femmes au Moyen Âge*, Paris, Aubier Montaigne, 1979.

Pierre Riché, Danièle Alexandre-Bidon, *L'Enfance au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil-Bibliothèque nationale, 1995.

Table des matières

5 Introduction

7 Les âges de la vie

LA PETITE FILLE	7
LA JEUNE FILLE	15
LA FEMME MARIÉE	21
LA VEUVE ET LA FEMME ÂGÉE	34

39 Un corps désiré et redouté

LA BEAUTÉ	39
L'AMOUR	47
LA PEUR	53

63 Femmes en famille

SŒURS	63
LA MATERNITÉ	65
LA MARRAINE	73
LA GRAND-MÈRE	74

79 Femmes en société

FEMMES DES CAMPAGNES	79
FEMMES DES VILLES	85
ARISTOCRATES	91
RELIGIEUSES	97

107 Des modèles pour les femmes

DES EXEMPLES À NE PAS SUIVRE	107
HÉROÏNES	109
SAINTES	115
MARIE, UN IDÉAL INACCESSIBLE	118

125 Conclusion

126 Lexique

126 Bibliographie